

Rodolphe ALBERT

Raymond Braquemard

Gaulois rebelle



Préface à
Raymond Braquemard
(Gaulois rebelle)

Nous nous sommes rencontrés avec Rodolphe Albert lors d'un salon de la bande dessinée à Angoulême. J'accompagnais un auteur de mes amis, Gérard Leclair, qui m'avait sollicité pour revoir le dialogue d'une de ses publications. Rodolphe qui tenait alors un restaurant à Angoulême organisait les agapes de joyeux festivaliers un peu débridés dans la B.D. érotique. De là à dire que *Raymond Braquemard* tire ses origines et sa lubricité de ces fantasmes libertins, ce serait un raccourci : Rodolphe collectionnait avec trop de ferveur dédicaces et dessins coquins pour ne pas avoir déjà contourné le miroir d'Alice...

Toujours est-il que, trente ans plus tard, je renoue avec un Rodolphe titillé par la plume qui, après tâtonnements, produit ce *Raymond Braquemard*

(*Gaulois rebelle*) que je découvre en quelque sorte en avant première et à qui je dois bien une préface, avant même de savoir si quelque éditeur osera publier ce texte. Pourquoi oser ? Parce que l'heure est au convenu, pour ne pas dire conventionnel, au normé et surtout au prépensé moralement correct, à quelques exceptions près. Or ce livre peut dérouter par ses libertés formelles, ses expédients narratifs et son style, le tout étant d'ailleurs annoncé dans la parenthèse du sous-titre, comme un sous-texte, « (*Gaulois rebelle*) ».

Raymond Braquemard, récit éponyme, raconte en trente-quatre chapitres, des épisodes d'un village limousin « Tire-jus sur glaviot » (sic). L'auteur a éprouvé le besoin de présenter ses personnages comme au théâtre et de proposer un descriptif préalable des protagonistes, Raymond Braquemard et Thérèse Têtard du porcher. D'entrée de jeu, nous nous trouvons au carrefour du sketch de théâtre, de la nouvelle, voire de saynètes à la Jules Renard, à commencer par l'incipit souvent lapidaire mais aussi de la planche de BD par le traitement imagé et fleuri du style, l'art du raccourci et la chute, toujours identique, « une binouze, Thérèse ! ». Le lecteur ne trouvera son compte (et son plaisir) qu'à condition d'accepter les libertés et les silences narratifs (l'histoire compte moins que ce qu'elle suggère) et de préférer au récit exhaustif les flashes d'un Raymond sur son « pétarou » à l'assaut d'une vieille Juva piloté par un Anglais flegmatique ou culbutant une

tâcheronne besognée à la hâte sous les vignes non encore vendangées, vision animalesque et érotique digne d'une nouvelle de Maupassant.

Deuxième contrat de lecture : la distance narrative. Ce récit ne tient que par son ironie, comme Flaubert promène Bouvard et Pécuchet. Rodolphe Albert balade son Raymond comme un pantin expiatoire du machisme et de la gauloiserie de terroir dans un monde que n'aurait pas renié Octave Mirbeau. On ne peut rire qu'à condition d'accepter l'outrance et la truculence rabelaisienne. Ici tout n'est que dérision et dérisoire : les personnages sont tous des caricatures ridicules de types et de trognes, les lieux tiennent plus du fantastique et les situations dépassent le réel pour mieux en souligner le grotesque. Acceptons donc le dépaysement pour entrer dans une peinture entre satire et satyre !

Comme tout est vu au travers du personnage débordant (au propre et au figuré) de Raymond Braquemard, pour le coup une sorte de Gargantua mêlé de Père Ubu, chaque épisode tourne autour et à partir du héros, grande gueule, prétentieux, hâbleur, gaulois jusqu'à la grivoiserie la plus licencieuse, une sorte de macho hystérisé, bouffe-curé et vieux réac, mais en fait touchant, fragile et probablement sensible comme le montre la déclaration d'amour à Thérèse qu'il "*déplie méticuleusement et religieusement d'une main tremblante*" quelques décennies après l'union du couple. Les autres personnages, il faut bien le dire, ne

sont que des faire-valoir même si la Thérèse, le facteur ou encore les deux compères des trois I ne manquent pas de sel.

Si la forme est difficilement cernable, les personnages hyper – ou hypotrophiés, que dire de la langue ? Les puristes ne manqueront pas de crier au scandale, même après correction orthographique et ponctuation, hélas devrais-je dire d'ailleurs, car enfin ce n'est pas là la moindre des originalités, quand bien même je la trouve personnellement inaboutie. La langue apparaît ici toute empreinte d'oralité, de cette oralité spécifique au terroir, même s'il eût sans doute été souhaitable d'aller plus avant dans la restitution des parlers locaux, que ce soit dans la création lexicale, les ruptures syntaxiques, les à-peu-près langagiers (voire les détournements comme les « 4 Suisses » ou « *La Déroute* » ou les transformations proverbiales « *chercher un brin de foin dans une botte d'aiguilles* ») et jusqu'aux coquilles, volontaires ou non, que j'enjoins l'éditeur à préserver : « *le buffet 2 cors* » (sic) sonne beaucoup mieux ainsi aux tripes de Raymond. Qu'on ne reproche donc pas à l'auteur ses libertés académiques quand il aurait fallu oser bien davantage encore. Mais parler « le Raymond » passerait par une représentation d'une oralité toujours très difficile à retranscrire. Sur ce point Céline continue de faire des envieux !

La langue de ce livre ou plutôt le style de l'auteur constitue néanmoins l'aspect le plus riche, le plus

inventif, le plus comique, celui qui sert le mieux la truculence qui traverse de bout en bout cette écriture.

D'abord bien sûr il faut citer le langage vert à la P. Perret, que ce soit pour les désignations du sexe masculin ou féminin (il y a là de quoi écrire un article linguistique de « *la cressonnière* » à « *l'ampoule* »). Ensuite vient la richesse des reprises nominales et des qualifiants : le chien « Schnaps » est baptisé de « *quadrupède bâtard adultérin hybride et métissé* » ; Rodolphe lui n'aime pas « *la soupe méditerranéenne siliconée, botoxée, surfaite et surpeuplée, trop suffocante l'été* ».

A cela s'ajoute un art de la comparaison et des créations pour le moins insolites. On parle de « *chemises repassées dans la gueule d'une vache* ». A propos de Thérèse, l'auteur écrit : « *Thérèse se renfrogna et rentra dans un mutisme profond tel un bouddhiste aphone végétarien devant un yack bourguignon* » !

L'audace trouve son paroxysme dans des formules ou tournures proverbiales telles « *l'homme mûrit, la femme vieillit* », des trouvailles si osées soient-elles « *finir les yeux en vagin d'taupe* », sans parler des contrepèteries : « *quand la canicule s'emballa, les cannibales s'enculent* ».

On n'en finirait pas d'invoquer les figures de style, comparaisons et métaphores bien sûr, mais aussi procédés d'accumulation, hyperboles, jeux de mots (« *chèvrefeuille y zont oublié les feuilles* » en

parlant d'un parfum) et même zeugma (si, si, qu'on me pardonne cette terminologie savante): « *sans vergogne et sans Molière* ».

Cette dernière référence me permet d'en venir aux procédés les plus créatifs, les plus drôles aussi souvent, d'autant qu'ils jouent en décalage avec la situation narrée. Parodiant Brassens et Villon, le héros s'écrie: « *O toi, Bacchus, où sont mes nymphes d'antan?* ». Le psy consulté (avec la scène du curé probablement un des meilleurs comiques de situation) parle comme un médecin de Molière. La langue à la Brassens affleure à chaque page « *comme un archevêque au couvent* ». Cumulant plusieurs procédés, le pastiche peut aboutir à cet exemple: « *Où sont les cuissots d'antan, les mains grasses tâchant les corsages, glissantes en trifouillant les croupes luisantes? Où sont les servantes et les tonneaux de vin, les plats aphrodisiaques et envoûtants, les repas de chasse rustiques et braillards, la viande tranchée à même la rôtissoire, les cors de chasse et les Taïaut-Taïaut, les filles nues sous des peaux de bêtes, éclairées dans la pénombre par les braises incandescentes?* ».

Que disais-je? Ne nous trompons pas d'enjeu. L'histoire n'est que prétexte à faire caracoler la langue dans des situations fantastiques et même fantasmagoriques, à faire parler cru de vieux ruraux égrillards, à jouer de situations comiques au « café des sports » (telle la rencontre avec le journaliste). La langue, en jeu dans toute écriture, se veut avant tout

ici jeu de langue et sur la langue, le tout au service d'une dérision et d'une ironie qui montrent à la fois toute la distance et l'attachement de l'auteur pour une contrée et des personnages dont il nous rend toute la saveur.

A ce titre, Rodolphe Albert acquiert un statut d'auteur régional, au bon sens du terme, comme il exista des Mistral et des Mirbeau, plus près de nous des C.Michelet, M.Peyramaure, C.Signol. Je lui souhaite beaucoup de lecteurs, la médaille d'honneur de Taponnat (qu'il élève par cet ouvrage au rang de capitale de la Braquemardie) et bien d'autres aventures avec Raymond Braquemard.

André Vastel, le 02/04/13

A Michel...

EXTRAIT

Hommage à un monde En perdition

Raymond Braquemard :

Audacieux, bon vivant, râleur, galant, en un mot, Gaulois.

Chevauchant fièrement sa vieille mobylette bleue, avec ses sacoches à franges.

Surnomme sa femme « ma splendeur » quand il est en manque d'alcool.

Thérèse Têtard du porcher :

Calme, discrète et réservée, elle a le privilège d'être la légitime de Raymond, dans toute sa candeur.

René Sens :

Ennuyeux, faible, silencieux, une tête d'hareng desséché, il est le fossoyeur austère du village, souffre douleur et meilleur ami de Raymond.

Gaspard Alisant et Melchior Quéstra :

Haut secrétaire général et haut trésorier général

du club très fermé des trois I, ne comptant en tout et pour tout que trois membres.

Vladimir Guez :

Facteur surbooké, commence et fini sa tournée au « café des sports » suivant le bon vouloir de son vélo.

Bernarler Shmit :

Courtois, élégant, imperturbable, un vrai british de derrière les fagots, mais qui n'est pas un débrouillard de Londres. Accessoirement, mari de Victoria.

Victoria Vice et Versa :

Charnelle, voluptueuse, insatisfaite, toute attentionnée pour son voisin Raymond.

Fidèle le plus possible à son mari rosbig.

Le père Armand Ventlibre :

Cultivé mais rétrograde, le curé du village est affublé de tous les surnoms, concoctés dans le crâne bouillonnant de Raymond.

C'est un petit village bucolique sans problèmes, situé entre la commune de "Germain sur Yvette", la nationale 141, et les derniers contreforts du, massif central, au cœur de la Charente limousine.

'Tire-jus sur glaviot'

Cet hiver là est rude, glacé comme un marron.

Raymond Braquemard y naît le 7 janvier d'il y a belle lurette, le jour de la saint Raymond, d'un père alcoolique trapéziste et d'une mère équilibriste houblonnisée.

Ses parents sont tous les deux français... mais honnête.

D'après ses dires qui n'engagent que lui, il s'autoproclame descendant officiel de Bacchus, dieu du vin et de tous les plaisirs rencontrés dans ce bas monde, puisque jusque là personne n'a pu prouver le contraire.

C'est un Gaulois rustique, sexagénaire épanoui, anar,

En un mot,... Fascinant !

Raymond n'aime pas la montagne, pas plus que la soupe méditerranéenne siliconée botoxée surfaite et surpeuplée, trop suffocante l'été.

Il préfère son canton vallonné, où la vie semble se dérouler avec une monotonie insipide et uniforme, suivant le ballet des saisons, ce qui devrait l'assoupir et l'encroûter d'années en années... mais Non !

C'est une icône, une figure locale, un presque notable.

Il est l'ardent et bouillonnant président de l'association locale des 3I (Illégal, Inavouable, Immoral), comptant en tout et pour tout 3 membres, dont le secrétaire et le trésorier.

Son accent rocailleux sent le fond de barriquou, le grillon charentais, et les fayots aux couennes.

Pour bien mettre les barres sur les T et les poings sur les yeux, il faut savoir que Raymond est méfiant, tout ce qui n'est pas du canton est étranger.

Il aime la compagnie des animaux et s'est amouraché d'un canari (Firebird), qu'il élève sereinement, d'un poisson rouge (Cap' tain Glouglou), toujours en train de boire lui aussi.

Sa friture est aussi bête qu'un verre à dents, mais nage mieux sous l'eau.

Sa vie serait impossible sans son chien "schnaps",
Pauvre corniaud acheté à un germanique de passage, au marché de "Germain sur Yvette".

Ce quadrupède bâtard adultérin, hybride et métissé, est un vague croisement entre un écureuil, un

papillon, et un paillason boueux.

Il a l'avantage de ne rien répéter, et d'avoir souvent soif donc il suit son maître dans ses déplacements aux multiples péripéties maltées au "café des sports"

Pour compléter le tableau, Raymond est l'heureux bénéficiaire de quelques morpions affectueux, souvenirs d'une entrevue avec une scandinave rustique et gourmande, rencontrée par hasard à la foire aux vins locale.

La tenue vestimentaire de Raymond peut surprendre, c'est original, il faut être connaisseur.

Il entretient toujours le même chapeau, graissé abondamment, à mesure que les années avancent et que ses cheveux blanchissent et se raréfient.

Sa tenue préférée est simple et fonctionnelle.

Une salopette bleue charrette tendue au nombril, ou la fermeture éclair donne des signes évidents de fatigue, dû à une tension permanente, entretenue et travaillée par du rouge qui tache, et de la ventrèche marinée au saindoux.

Cramponné au guidon de son pétarou, il pilote ses déplacements avec un aérodynamisme qui n'appartient qu'à lui, défiant toutes les lois connues de la physique et de la pesanteur.

Autant d'autres perdraient l'équilibre, après avoir goûté le vin rouge du cru, autant lui, s'en sert de radar, et cahin-caha sa vieille "bleue" reste accrochée au sol sur ses deux pneus effrangés, il est aussi

l'heureux possesseur d'une 2CV fourgonnette grise, mélange subtil entre la bétailière et la caravane, ornée comme il se doit d'un couvre volant molletonné, d'un pare soleil vantant les bienfaits d'une marque de pastis, d'une queue de Davy Crockett pendue au rétro intérieur, d'un klaxon beuglant « le pont de la rivière Kwai, et d'une couche de poussière terreuse, de paille, de poils de chien, retenant l'ensemble de la carrosserie du véhicule.

Raymond l'air débonnaire et massif, les traits épais et burinés, scrute de manière espiègle, les grandes blondes rencontrées sur sa route, tout ce qui sent le rollmops mariné ou la sardine de baril, tout ce qui a un casque viking sur des patins à glace, toutes celles qui passent leurs RTT au sauna, tout ce qui est poilu comme un renne.

Sa mère, miss couenne de goret 1932, à Taponnat, lui a donné un certain charme, ce qui lui a permis de découvrir par hasard, dans les tréfonds d'un balloche rural, celle qui allait partager ses jours, et parfois ses nuits... Thérèse Têtard du porcher.

(Son nom a particule, n'est là uniquement que pour induire en erreur).

Thérèse désire partager sa vie avec l'indomptable étalon. Elle rêve de quiétude, d'extase, de contemplation divine, dans le calme d'un bien être tout simple.

Le désœuvrement est son luxe, l'inaction son cheval de bataille, et elle vénère l'oisiveté.

Bien que d'autres avant elle aient inventés la poudre, elle n'en est pas moins dévouée et attentionnée pour les beaux yeux de son bellâtre.

Elle s'habille sans surprises, d'un beau tablier de cuisine bleu à fleurs, d'une jupe droite finissant sous le genou, et de mules rose pour affirmer sa féminité.

Le samedi, elle se fait des bigoudis, pour aller à la messe du dimanche matin.

Raymond et Thérèse habitent une maisonnette dans le bourg de "Tire-jus sur glaviot"

La cuisine est ornée d'une tapisserie champêtre, d'un billot, d'une cuisinière à bois surmontée de son insolite bouilloire, et d'une table en formica et son inséparable toile cirée vichy, qui côtoie en bonne intelligence, un vaisselier hors d'âge.

Dans la salle à manger, parée de sa grande table en bois ou les rallonges centrales font le creux, Thérèse astique sa nappe plastifiée singeant les chasseurs en sous bois.

Elle déplace la poussière de son plumeau expert, particulièrement sur le buffet 2 cors en chêne clair orné de son chien en plâtre, comme il se doit.

Le lit usé dans la chambre, drapé d'un édredon mauve avec des nœuds rose aux 4 coins somnole doucement près de l'armoire normande ou Raymond conserve religieusement, l'intégrale des œuvres littéraires de la feuille de chou locale "La Cagouille Déchaînée.

La salle d'eau ne comporte ni baignoire, ni

douche, inutile à leur gré.

Juste un évier au porte savon intégré, surmonté de son inséparable armoire à pharmacie, éclairante et à 3 glaces, ou Thérèse entrepose ses ventouses, son trompe couillon et ses pastilles au miel.

Une penderie en toile à fermeture éclair agrémenté l'ensemble ainsi qu'un panier en osier débordant de bigoudis.

Raymond, lui, vit à l'extérieur, près de sa grange ou se fréquentent les cloches à melons, la sulfateuse, l'arrosoir en fer blanc, un capharnaüm d'outils dans le tombereau bleu charrette et un alambic caché sous des sacs en toile de jute, car ne l'oublions pas, Raymond est un rebelle qui distille allégrement tout ce qu'il trouve et tout ce qui ce boit.

Près de sa hotte de vendangeur, il entretient tant bien que mal, bravant les interdits, le dernier pressoir vertical en bois du pays.

Le jardin et sa cabane, font partie intégrante du paysage, entre le raphia, les sabots en bois, le râteau corrézien et tout ce qui porte un manche.

Le tableau ne serait pas complet, sans le pluviomètre, le cadran solaire et l'inévitable thermomètre géant, passé glorieux des grandes heures de la potasse d'alsace.

Et pour finir, le fin du fin... La Cave.

La voûte surplombe la terre battue, et la ventilation est naturelle, pour assurer une bonne conservation à tout ce qui comporte de l'alcool.

C'est un sanctuaire, ou les fûts de bière et les tonneaux de picrate, marinent dans leur jus.

Et là, on ne plaisante pas,... on torche !

Les histoires de Cléopâtre et Jules César, Napoléon et Joséphine, Bonnie and Clyde, ne sont que de la roupie de sansonnet à coté de ce qui va suivre.

Attachez vos ceintures, ça commence.....

EXTRAIT

Le facteur

10 heures le matin est habituellement calme et monotone dans le petit village de Tire-jus sur Glaviot.

Après avoir nourri ses bestioles, Thérèse écosse ses mojettes sur une feuille de journal, en écoutant d'une oreille distraite « radio-limouzi » sur son transistor à piles.

Aujourd'hui, c'est l'émission "Maurice & Mistinguett" qui reçoit comme tous les jours, des invités prestigieux, des sommités mondialement connues et reconnues dans le canton.

Ce jour là, Georges Pacemaker et ses dentiers branlants sont les vedettes de cette animation reconnue d'utilité publique, par la gente féminine des matinées canevas et tricots endiablés de la commune.

Raymond fini une de ses bières matinales, en déplaçant de l'index, et l'œil malicieux, le rideau vichy de la fenêtre de la cuisine, guettant l'arrivée imminente du préposé des postes.

Raymond : « toujours pas d'facteur en vue,